

« *L'énigme du corps au travail* »

Yves Schwartz<sup>1</sup>

Laurent Ménégos

**1. L'énigme du corps**

Le titre *L'énigme du corps au travail* donne à lui seul l'essentiel de la conférence. Si l'on prête attention au corps, les disciplines scientifiques ne manquent pas, biologie, anatomie, physiologie, chirurgie, pour ne citer que quelques-unes. Et pourtant Yves Schwartz nous dit que le corps est une énigme, une énigme qui « *reste latente* ». Et il place cette énigme au cœur du monde social avec ses normes, lois, règles « *nécessairement pensées homogènes* », alors que le corps reste « *comme une menace latente un réservoir inépuisable d'hétérogénéité* ». Plus précisément dans le champ du travail, au niveau de l'activité, lorsque celle-ci est conçue à distance, avec prescriptions, procédures et autres normes « *indépendantes des personnes et donc de leurs singularités personnelles dont le corps est la face la plus parlante* ». Une préoccupation d'actualité si l'on a à l'esprit les questions de santé au travail, la multiplication des cas de troubles musculo-squelettiques et de « *burnout* ».

Ce titre est une affirmation de philosophe, il fait valoir une tension entre l'esprit, la pensée d'une part et le corps, un corps « *pour que l'on puisse vivre* », d'autre part.

Y. Schwartz aborde l'écart qui existe entre la connaissance du corps (dont nous sommes !) et la connaissance qui nous en est donnée par la science. C'est là en écho s'interroger sur la nature de la

---

<sup>1</sup> *Ergologia*, n° 19, Mai 2018, p. 151-174.

connaissance scientifique. Une question qui remonte à l'origine de la philosophie, déjà chez Platon, puis chez Descartes, Kant, que Schwartz reprend à son compte en approfondissant le concept d'activité. C'est là revisiter le dualisme cartésien et le texte pointe pas à pas les difficultés qui apparaissent dans les écrits mêmes des promoteurs du rationalisme, que ce soit Descartes ou Kant, puis dans les écrits de ceux qui ont tenté de le résoudre comme Maine de Biran, Nietzsche, Merleau Ponty. Ou de façon plus constructive, comme un deuxième cheminement, avec Bergson, Canguilhem ou André Leroi-Gourhan.

Et ce dualisme devient dilemme lorsque, même chez Karl Marx, la rationalité scientifique prend le pas avec l'idée que « *le travail simple est le pivot de l'industrie (...) le temps est tout, l'homme plus rien* ». La révolution industrielle, l'Organisation Scientifique de Taylor, vont alors progressivement et rationnellement contraindre le monde du travail, d'où la pertinence dramatique de la pensée ergologique qui nous alerte sur ses limites : une rationalité aboutie de l'activité est « *impossible* » et « *invivable* ».

L'approche ergologique renouvelle le questionnement de ce dualisme et Yves Schwartz entre plus avant dans le détail de l'activité au travail, une activité tenue par un « *corps-soi* ». C'est là une approche du corps qui diverge des approches scientifiques et philosophiques classiques ou, lorsque le sujet est abordé, c'est obscurément en prenant des distances avec la pensée rationnelle requise par ailleurs. En effet, on trouve dans le texte : « *il [le corps] agit pour que l'on puisse vivre* » ; « *l'idée "agir avec" (c'est-à-dire l'agir conjoint, la synergie de l'entendement, de l'imagination et des sens)* » ; une « *unité ressaisie de la nature humaine* » pour des personnes dotées de « *leurs singularités personnelles dont le corps est la face la plus parlante* », avec des « *facultés imaginatives et sensibles* » ; citant Descartes, « *les choses qui appartiennent à l'union de l'âme et du corps, (...) se connaissent très clairement par les sens* ». Plus loin, « *au-delà des dispositifs de normalisation, le monde du travail manifeste sa créativité, ses projets (...) de produire le monde autrement* » par des « *virtuosités individuelles* », des « *singularités gestuelles* ». Dans la pensée grecque, le kairós « *exige de l'homme une adaptation à chaque fois nouvelle et s'oppose à tout* ».

*système* » ; citant Alain Wisner sur l'appréhension du temps, « *la santé au travail se joue dans le degré de capacité du travailleur à ici et maintenant "constituer les problèmes"* ».

Les notions relevées ici sortent de la rationalité : le corps « *en vie* », dans « *son unité* », avec des « *singularités personnelles, imaginatives, sensibles, créatives, capables d'adaptation "ici et maintenant"* ». Elles rappellent la vie dans le corps, une dimension trop oubliée de la science ; elles font valoir le corps comme « *unité ressaisie* », ce qui va à l'encontre des sciences spécialisées qui le dissèquent dans des champs juxtaposés ; elles mentionnent les cas singuliers, à l'encontre des lois et concepts uniformisants ; elles rappellent l'importance des sens, de l'imagination, de la créativité, des capacités inductives en opposition à la science déductive ; elles appréhendent le temps perçu comme instant, à rebours du temps comme durée, inhérent aux lois et concepts.

Ces notions élargissent le champ de la connaissance, elles sont largement inspirées par ceux qu'Yves Schwartz appelle « *nos trois médecins atypiques* », Alain Wisner, Ivar Oddone et Georges Canguilhem. Le choix de médecins n'est pas neutre car la connaissance sociologique qui s'en dégage s'occupe, au travers des corps, de la santé dans les situations de travail. Mais cette connaissance transgresse la rationalité scientifique et Schwartz, citant un texte de René Descartes, est clair : « *Pour la première fois dans l'histoire de la philosophie, il est ouvertement affirmé qu'une pensée est condamnée à rester obscure, énigmatique* ».

Ce qui amène à penser l'activité comme « *la synergie, "la recouture" en nous des parties "hétérogènes" de nous-mêmes, le corps et l'âme...* » dont sont parties prenantes des pouvoirs a-conceptuels.

## **2. Science, philosophie, religion, le corps évacué**

Si l'on sait qu'aujourd'hui il est possible de modifier l'ADN d'une cellule du corps, on pourrait croire que résoudre l'énigme du corps est possible, que les moyens sont là, et depuis longtemps. On a pu écrire : « *La foi commune, plus ou moins consciente d'elle-même mais présente chez tous (chez les croyants, les savants et les*

*philosophes) est donc la foi à la raison des choses et à l'universelle intelligibilité* » (Fouillee, 1869, p. 464-465). L'universalité de l'intelligibilité serait, pour cette énigme, en défaut ?

Si l'énigme persiste, il faut s'y résoudre : la question du corps se pose comme antérieure à l'intelligibilité. Dire que le corps est une énigme, c'est se mettre en amont de l'intellect et de la science, c'est prendre acte du réel, un corps en vie, avant toute compréhension.

L'écart entre la connaissance de notre corps donnée par les sens et la connaissance qui nous en est donnée par la science est une question qui remonte à l'origine de la philosophie lorsque Platon enseigne à son disciple Glaucon « *une idée de la conduite de l'homme par rapport à la science et à l'ignorance* ». Il expose alors le mythe de la caverne<sup>2</sup> avec comme objectif « *d'imprimer à l'âme un mouvement qui, du jour ténébreux qui l'entourne, l'élève jusqu'à la vraie lumière de l'être, par la route que nous appellerons pour cela la véritable philosophie* ». Un objectif ultime, une forme d'absolu, mais pour y parvenir Platon va en appeler à une science partielle : « *il faut chercher quelle est, parmi les sciences, celle qui est propre à produire cet effet* » (Platon, *La République* : livre VII).

Né à Athènes en 427 avant J. C., Platon, avec son disciple s'interroge - alors « *que nos philosophes devaient, dans la jeunesse, s'exercer au métier des armes ?* » - sur les différentes sciences qui peuvent leur être utiles et ainsi séparer, dès l'antiquité, la connaissance en deux domaines qu'il oppose :

*« N'avons-nous pas déjà admis la gymnastique et la musique dans notre système d'éducation ? (...) Mais la gymnastique a pour objet*

---

<sup>2</sup> Allégorie du début du septième livre de la République de Platon : les prisonniers enchaînés de la caverne. Leur visage est tourné vers la paroi du rocher qui se dresse devant eux, dans leur dos, la source de lumière qu'ils ne peuvent pas voir. Ils sont condamnés à ne s'occuper que des ombres que celle-ci projette sur la paroi, sans autre possibilité que celle de scruter les relations qui existent entre ces ombres. Et puis l'un d'eux réussit à briser ses chaînes il se retourne et voit le soleil. Ebloui, il tâtonne, il va en tous sens et il balbutie à la vue de ce qui se présente à lui. Ses compagnons le prennent pour un fou. Petit à petit il s'habitue à regarder la lumière. Cette expérience faite, son devoir est de redescendre parmi les prisonniers de la caverne afin de les conduire vers la lumière. Il est le philosophe, et le soleil représente la vérité de la science dont le but n'est pas seulement de connaître les apparences et les ombres, mais aussi l'être véritable.

*ce qui naît, se développe et périt, (...) Elle n'est donc pas la science que nous cherchons.*

*Serait-ce la musique telle que nous l'avons envisagée plus haut ? (...) je n'ai point vu qu'elle enseignât ce que tu cherches, la science du bien. (...) si nous écartons la musique, la gymnastique et les arts, quelle autre science peut-il rester encore ? (...) prenons quelque science qui s'étende à tout universellement. (...) Je l'appelle en général science des nombres et du calcul : n'est-il pas vrai qu'aucun art, aucune science ne peut s'en passer ? (...) Elle lui est absolument nécessaire. (...) La science du calcul et l'arithmétique ont pour objet le nombre. (...) Elles conduisent par conséquent à la connaissance de la vérité.*

*Voilà donc une science que nous adoptons (...) Ne serait-ce point la géométrie ? (...) Il est évident qu'elle nous convient, du moins en tant qu'elle a rapport aux opérations de la guerre. (...)*

*Eh bien, l'astronomie sera-t-elle la troisième science ? Que t'en semble ? (...) L'ordre exige qu'après ce qui est composé de deux dimensions, nous passions à ce qui en a trois, c'est-à-dire aux cubes, et à tout ce qui a de la profondeur. Il est vrai : mais il semble, Socrate, que cette science n'est pas encore découverte. Mettons par conséquent l'astronomie à la quatrième place, (...).*

*Eh bien, Glaucon, voilà enfin après tous les préludes l'air dont je parlais ; c'est la dialectique qui l'exécute. (...) celui qui se livre à la dialectique, qui, sans aucune intervention des sens, s'élève par la raison seule jusqu'à l'essence des choses, et ne s'arrête point avant d'avoir saisi par la pensée l'essence du bien, celui-là est arrivé au sommet de l'ordre intelligible » (Platon, La République : livre VII).*

Les éléments posés ici sont un des fondements du dualisme de la pensée philosophique occidentale, avec le calcul, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, et donc la science ; et en opposition, la gymnastique, la musique, les arts, le domaine du corps en ce qu'il relève de la sensibilité. Il faut noter l'étroite collaboration entre la science et la philosophie lorsque cette dualité devient celle de l'esprit, de la pensée et plus profondément celle de l'âme, lesquels sont mis en opposition avec le domaine du corps. Dualité très poussée puisqu'elle va jusqu'à la dissociation de l'âme et du corps comme le suggère, 1600 ans plus tard, Descartes dans son *Discours de la méthode* :

*« Puis, examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse, mais que je ne pouvais pas feindre pour cela que je n'étais point, et qu'au contraire, de cela même que je pensais à douter de la vérité des autres choses, il suivait très évidemment et très certainement que j'étais, au lieu que, si j'eusse seulement cessé de penser, encore que tout le reste de ce que j'avais jamais imaginé eût été vrai, je n'avais aucune raison de croire que j'eusse été, je connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, (...) en sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, (...) et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est » (Descartes, Discours de la méthode, IV<sup>e</sup> partie).*

C'est là aller vers l'âme sans le corps dont l'ultime étape a été franchie dans la dimension religieuse lorsque la vie de l'esprit devient indépendante de la vie du corps, comme Bergson tente de le faire valoir dans son essai *L'énergie spirituelle*, un siècle plus tard et dans lequel il postule l'immortalité de l'âme.

Pour lui, le cerveau a des faiblesses physiologiques... :

*« C'est dire que l'esprit déborde le cerveau de toutes parts, et que l'activité cérébrale ne répond qu'à une infime partie de l'activité mentale.*

*Mais c'est dire aussi que la vie de l'esprit ne peut pas être un effet de la vie du corps, que tout se passe au contraire comme si le corps était simplement utilisé par l'esprit, et que dès lors nous n'avons aucune raison de supposer que le corps et l'esprit soient inséparablement liés l'un à l'autre. (...) Certes, l'immortalité elle-même ne peut pas être prouvée expérimentalement : toute expérience porte sur une durée limitée ; et quand la religion parle d'immortalité, elle fait appel à la révélation. (...) l'unique raison de croire à une extinction de la conscience après la mort est qu'on voit le corps se désorganiser, et cette raison n'a plus de valeur si l'indépendance de la presque totalité de la conscience à l'égard du corps est, elle aussi, un fait que l'on constate » (Bergson, *L'énergie spirituelle*, 1919, p. 66).*

Ainsi se trouve esquissé, en quelques auteurs trop peu nombreux mais significatifs, Platon, R. Descartes, H. Bergson, un aboutissement de la pensée au travers de notre histoire, ... mais, nous dit Y. Schwartz, *« ainsi a pu paraître conjuré l'emprise du corps.*

*Mais, cela n'a jamais été aussi simple que cela. Derrière ce qu'on a pu appeler "dualisme", l'énigme du corps reste latente ».*

### 3. La vie, angle mort de la science ?

L'écrivain, poète et philosophe, Paul Valéry écrivait en 1919 à propos de Léonard de Vinci, au lendemain d'une guerre où la science et les armes furent d'une effroyable efficacité :

*« Cet homme [Léonard de Vinci] qui a disséqué dix cadavres pour suivre le trajet de quelques veines, songe : "l'organisation de notre corps est une telle merveille que l'âme, quoique chose divine, ne se sépare qu'avec les plus grandes peines de ce corps qu'elle habitait ". (...) Pour un tel amateur d'organismes, le corps n'est pas une guenille toute périssable ; ce corps a trop de propriétés, il résout trop de problèmes, il possède trop de fonctions et de ressources pour ne pas répondre à quelque exigence transcendante, assez puissante pour le construire, pas assez puissante pour se passer de sa complication. » (P. Valéry, 1924, p. 187).*

C'est là redonner au corps une vie trop oubliée dans la spéculation d'une « vie éternelle » désincarnée. La vie du corps réapparaît semble-t-il chez les philosophes plus récents au vue de l'histoire. Dont Canguilhem, central dans la réflexion ergologique, qui dans son étude *Aspects du vitalisme* prend clairement position en faisant le rapprochement du corps et de la vie. Certes un mouvement comme le vitalisme est critiquable, mais il reste fondé sur l'idée d'un vivant non réductible aux lois physico-chimiques et G. Canguilhem en donne une nouvelle appréhension :

*« Le vitaliste classique admet l'insertion du vivant dans un milieu physique aux lois duquel il constitue une exception. Là est, à notre sens, la faute philosophiquement inexcusable. Il ne peut y avoir d'empire dans un empire, sinon il n'y a plus aucun empire, ni comme contenant, ni comme contenu. (...) Lorsqu'on reconnaît l'originalité de la vie, on doit "comprendre" la matière dans la vie et la science de la matière, qui est la science tout court, dans l'activité du vivant » (2009, p. 121).*

Ainsi, le corps en vie déborde ce que la science peut en connaître, il est plus vaste que la science. La langue allemande est parlante à ce sujet, on y trouve deux mots de sens et d'origine

différents pour le désigner : « Körper », du latin corpus, avec comme sens premier le corps, celui de l'anatomie, des scientifiques, et « Leib » qui vient du verbe leben qui veut dire vivre. Ainsi se distingue le corps comme chose et le corps qui incarne la vie, et que l'on retrouve dans la formule « corps et âme » allemande qui se traduit par « Leib und Seele »<sup>3</sup>. Cette distinction est significative, elle montre que si le corps est une énigme, la vie est de cette énigme, ce qui place la science en mauvaise posture. Si elle ne peut résoudre l'énigme du corps, elle manque par là même l'énigme de la vie.

Quelles évolutions peut-on attendre de la science ? Peut-on en questionner les limites ? Mais le problème est peut-être plus profond car un tel questionnement ne peut se faire sans questionner le paradigme scientifique lui-même ce qui nous amène à voir dans le retournement proposé par G. Canguilhem l'amorce d'une révolution, de celles qu'évoque Thomas S. Kuhn dans *La structure des révolutions scientifiques*, où il écrit : « *Dans le développement politique comme dans celui des sciences, le sentiment d'un fonctionnement defectueux, susceptible d'aboutir à une crise, est la condition indispensable des révolutions* » (2008, p. 134). L'énigme du corps, telle qu'Y. Schwartz la fait valoir, les questions de santé au travail posées par les « *trois médecins atypiques* », Alain Wisner, Ivar Oddone et Georges Canguilhem, n'expriment-elles pas ce sentiment ? Et s'il y a révolution pour quel nouveau paradigme ?

Mais pour Kuhn :

*« Les paradigmes ne sont absolument pas corrigibles par les moyens de la science normale. Par contre (...) la science normale conduit finalement à la reconnaissance des anomalies et des crises. Et celles-ci se résolvent non pas par un acte de réflexion volontaire ou d'interprétation, mais par un événement relativement soudain et non structuré qui ressemble à un renversement de la vision des formes. Les scientifiques parlent alors souvent "d'écailles qui leurs sont tombées des yeux" ou d'un "éclair" qui a "inondé de lumière" une énigme jusque-là obscure, les rendant aptes à voir ses éléments sous un jour nouveau »* (2008, p. 172).

---

<sup>3</sup> Cette distinction a été utilisée par Nietzsche, notamment dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, et il importe de savoir dans les traductions françaises quel mot a été utilisé dans le texte d'origine.

Pour Kuhn ce sont « *ces éclairs d'intuitions qui donnent naissance à un nouveau paradigme* », alors ne peut-on voir la volonté du médecin G. Canguilhem, reconnaissant l'originalité de la vie, de « *"comprendre" la matière dans la vie et la science de la matière, qui est la science tout court, dans l'activité du vivant* » comme intuition de ce type ? Et si c'est là ouvrir la science à un nouveau paradigme, n'est-ce pas dans le même mouvement le cas pour la philosophie ? Car si Y. Schwartz parle de l'énigme du corps, il faut prendre acte qu'il remet à la réflexion un sujet qui dès l'origine, nous l'avons vu, avait été laissé de côté par Platon.

Il y aurait là un coin posé entre philosophie et science. Mais ne serait-ce pas, au bénéfice de la philosophie, une opportunité pour l'alléger du carcan de la science ? Telle nous semble *mezzo voce* l'impact de l'ergologie lorsqu'elle s'affirme, non comme champ scientifique, mais comme posture philosophique.

### **Références bibliographiques**

BERGSON H. (1919), *L'énergie spirituelle, essais et conférences*, Librairie Felix Alcan.

CANGUILHEM G. (2009), *Le vivant et son milieu*, conférence donnée vers 1946 – 1947 au Collège Philosophique. Le texte est dans l'ouvrage *La connaissance de la vie*, Paris, Librairie Philosophique Vrin.

DESCARTES (1637), *Discours de la méthode*, quatrième partie.

FOUILLEE A. (1869), *La philosophie de Platon*, tome II, mentionné dans l'item *Intelligibilité* du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* Lalande (1997).

KUHN T. (2008), *La structure des révolutions scientifiques*, Editions Flammarion.

PLATON, *La République* : livre VII.

VALERY P. (1924), *Variété*, Editions Nouvelle Revue Française.